Gérard Macé

Le dernier des Égyptiens

Le Chemin

nrf

Gallimard

12,20

Champollion ne savait pas lire.

Il ne savait que déchiffrer, capable de suivre en s'interrogeant, pendant des heures et des jours, le tracé des lettres d'abord, le contour des hiéroglyphes un peu plus tard, – mais incapable d'oublier le truchement des signes, comme s'il voulait à chacun d'entre eux arracher un secret. Auparavant, il avait dû comme nous tous (mais qui s'en souvient?) renoncer à comprendre le langage des étoiles, sans pour autant se limiter à celui des livres dont il voyait briller les titres à l'or fin, sur les rayons de la librairie paternelle. En somme, c'est avec une ombre de résignation qu'il applique son génie aux choses humaines; et même s'il remonte aussi loin que possible dans

l'espace et dans le temps (jusqu'aux cataractes du Nil, autant dire au déluge), il sait pour avoir contemplé souvent le ciel que l'immensité n'est pas moins grande quand on la peuple de monstres ou de divinités, et que le vide ne saurait être comblé par quelques noms arbitraires, en dépit de ce que voudraient faire croire les astronomes et les prêtres.

Malgré sa clairvoyance teintée de tristesse, malgré l'apathie dans laquelle il paraît sombrer quelquefois, Champollion n'oublie jamais que « l'enthousiasme est la vraie vie ». La passion qui lui vient de l'enfance et qui semble plus forte que lui, le curieux magnétisme dont témoignent tous ceux qui l'ont approché, il les a peut-être hérités d'un charlatan, dont la prédiction fit de lui un génie désigné. Grâce à cette naissance miraculeuse (comme celle de Ramsès * [1]), il sait à quoi s'en tenir au sujet des miracles, et la légende familiale qui lui

1. Les astérisques renvoient aux « Scholies » placées en fin de volume, p. 111.

donne en partage l'assurance et le doute, le prédispose peut-être à dissiper les nuées du mysticisme autour des hiéroglyphes, même si des siècles d'ignorance, et la troublante histoire d'un sens perdu puis retrouvé, empêchent de voir en eux des signes comme les autres.

C'est pour déchiffrer cette écriture qu'on prétendait sacrée, c'est pour admettre en fin de compte que l'image d'un vautour, d'une chouette ou d'une vipère à cornes note un son de la voix humaine autant qu'elle semble imiter la nature, mais c'est aussi pour la joie de reconnaître un lion dans le nom de Cléopâtre, que Champollion entreprend avec méthode (« ni charlatanerie ni mysticité », affirmera-t-il par la suite) d'apprendre l'arabe et l'hébreu à l'âge où l'on cultive plutôt son ennui devant des versions latines, et de lire Hérodote en tâchant de démêler le vrai du faux. Avec la même obstination il ira suivre à Paris les cours du Collège de France, pour parler très vite d'égal à égal avec des professeurs

qui ne lui en sauront pas toujours gré; avec le même amour il ira entendre la messe en copte, il examinera à la loupe de mauvaises copies de la pierre de Rosette, il s'évanouira d'émotion devant son frère quand il sera bien sûr d'avoir trouvé, boira enfin l'eau du Nil avant de revenir malade sur les bords de la Seine, à bout de forces alors qu'il n'a pas quarante ans.

Mais on peut bien classer, traduire, interpréter des centaines et des milliers d'inscriptions, ce n'est pas encore lire, si l'on admet que lire consiste au contraire à ne plus s'apercevoir de la présence des signes, pour qu'apparaisse une rivière dans la prairie au lieu des méandres d'une écriture, un château crénelé à la place des caractères plus réguliers de l'imprimerie, et comme dans les enluminures, derrière la lettre qui s'efface une profusion de fruits, de feuilles et de fleurs nous faisant croire à la fin que les choses pourraient procéder du langage comme si elles naissaient d'une corne d'abondance. Cette traversée des signes,

transparents au point d'en être invisibles, permet aussi de passer d'une langue à l'autre et de faire parler les morts, mais si la vision colorée qui s'impose à notre esprit emprunte alors à la mémoire (au point de confondre des forêts du Nouveau Monde avec ce qui reste de bois en Île-de-France, ou n'importe quel mur effondré avec les ruines d'un temple, et de reconnaître une silhouette familière dans l'évocation d'un roi comme dans celle d'un enfant trouvé), c'est sans souvenir aucun de l'apprentissage de la lecture, de cet effort oublié dont nous avons fait une opération magique, au cours de laquelle les mots et les choses ont commencé dans nos esprits leurs tours de passe-passe. C'est au contraire ce temps-là que Champollion ne veut pas quitter, cette opération qu'il veut prolonger à l'infini, ou du moins revivre à volonté. Depuis son premier travail de déchiffrement, depuis qu'il apprit à lire seul en suivant les mouvements des lèvres de sa mère, et grâce aux *réclames* dans les livres anciens *, il ne se lasse pas

de voir le sens apparaître, comme si c'était à chaque fois la vie qui revenait.

Une fois cependant, contraint de délaisser ses travaux à cause d'une attaque de goutte, et peut-être pour se délasser d'une enfance trop sérieuse, Champollion consent à lire plus librement; ou plutôt, comme pour prouver dans le même temps qu'il en est incapable, on lui fait la lecture à voix haute. Il le raconte lui-même, le 16 janvier 1828, dans une lettre à celle qu'il appelait « Zelmire », une poétesse italienne à qui il avait donné ce surnom théâtral et affectueux pour mieux en faire sa confidente * : « Le 26 décembre, la goutte, qui voulait probablement être la première à me donner mes étrennes, vint s'asseoir insolemment sur mon genou gauche où elle est restée jusques avant-hier, sans compter une incursion de quatre jours qu'elle a faite à mon pied gauche. Me voici enfin libre depuis deux jours et j'ai quitté le lit ou le canapé sur lesquels j'ai passé de longues

heures, incapable de la moindre occupation. On m'a lu des romans pendant ce temps et je vous recommanderai particulièrement ceux de l'Américain Cooper, surtout *Le Dernier des Mohicans, Les Pionniers* et *La Prairie,* qui se forment une espèce de suite les uns aux autres. »

En suivant cette piste romanesque, Champollion pendant quelques jours est loin de l'Égypte où il n'est d'ailleurs pas allé, mais où il se rendra l'été suivant, pour recopier des milliers de hiéroglyphes, suer dans la fournaise et respirer l'air confiné des tombes, dans un désert dont il a fait sa terre d'adoption, et que les cartes anciennes signalaient par la présence d'un lion couché assorti de la légende UBI RUGENT LEONES, pour bien marquer le début d'un règne où l'on n'entend plus que le rugissement du fauve à la place de la parole humaine. Cependant, grâce à l'un de ces détours que s'offrent aussi bien le promeneur que l'érudit, et qui ne les éloigne qu'en apparence, Champollion parmi les Mohi-

cans est au cœur de ses préoccupations : non pas les seuls hiéroglyphes, mais les mots de la tribu, et au-delà du langage les mille et une façons d'être homme. Même s'il ne partage pas les croyances de ses contemporains, qui voyaient dans les Indiens d'Amérique les descendants égarés des Égyptiens, « les mœurs et les coutumes des nations sauvages » éveillent en lui un souci ethnographique, et lui rappellent les leçons cruelles de l'histoire.

Dès lors, on peut imaginer avec lui la rencontre imprévue d'une civilisation qu'il s'applique à faire revivre, et d'une autre qui va bientôt disparaître : dans la lumière du couchant, le long du chemin que parcourent les âmes, le pharaon et le chef indien qui se saluent en silence; et derrière eux, des générations à la file comparant leurs coiffures, leurs arcs et leurs flèches, les plumes de l'autruche et celles de l'aigle, leurs corps peints en rouge et leurs bras croisés sur la poitrine, les ongles dorés des uns et les cicatrices des autres. Ce qu'ils

taisent et que Champollion ne cesse de se dire, c'est que les visages pâles qui massacrent les bisons sont les descendants des Romains, qui mirent le feu à la bibliothèque d'Alexandrie.

L'ombre du lion

GÉRARD MACÉ

Le dernier des Égyptiens

De Champollion j'ai d'abord su qu'il n'était pas en Égypte avec Napoléon ; que de la pierre de Rosette il n'a jamais vu que des copies plus ou moins fautives ; qu'il souffrait de la goutte et de ses pieds enflés comme ceux d'Œdipe ; qu'il entendait rugir un lion dans le nom de Cléopâtre, et qu'il s'évanouit devant son frère quand il eut trouvé le secret des hiéroglyphes...

Puis j'ai su que pendant l'hiver 1827 on lui fit la lecture des romans de Fenimore Cooper, en particulier *Le dernier des Mohicans*. Je l'ai suivi sur cette piste romanesque, à travers une forêt qu'il cherchait peut-être à déchiffrer en même temps qu'il s'intéressait aux mœurs et aux coutumes « des nations sauvages de l'Amérique ». Je l'ai suivi jusqu'au Musée du Louvre où il venait d'installer les salles égyptiennes quand il vit des Indiens de la tribu des Osages parmi les bustes de l'Antiquité, pressentant la tristesse des tropiques dans le chant lentement cadencé d'une femme accroupie.

G.M.

9 782070 714704

89-I A 71470 ISBN 2-07-071470-5